

Des casquettes oranges

L'AVION TOURNE EN BOUT DE PISTE et erre maintenant dans des taxiways emberlificotés. En roulant, je regarde le paysage comme un enfant rêveur et trimbalé.

Nous sommes encerclés de collines douces, mauves et enneigées, qui se chevauchent anarchiquement avant de se briser dans la vallée. Des immeubles percent au hasard pour donner malgré eux aux espaces un semblant de fantaisie. Les toits ne sont ni rouges, ni noirs, ni bleus, mais d'une couleur indéfinissable, quoique tranchée. La neige monte haut et l'air glacial résonne avec un bruit mat.

Nous descendons de l'avion par une passerelle bancale posée au hasard. Peu stable, elle grince sous les pas de chaque condamné au débarquement.

Les restes métalliques d'une bâtisse carbonisée se reflètent sur le tarmac givré. Il faut récupérer les bagages dehors. Une voiture à gaz tire péniblement quelques chariots surchargés. Un employé tente de disposer

les valises à terre, mais les passagers ne peuvent plus attendre. Chacun la sienne... On crie, on tire, on se hisse, on se pousse... coups de coude et compagnie...

Tiens ! La mienne sort toute seule, sur ses roulettes, comme une grande.

Un agent de l'YCQF doit m'attendre. « Vous le reconnaîtrez à sa casquette orange », m'avait-on dit.

De casquette, pour l'heure, y'en a pas bézef...

Le seul truc orange qui s'agite à l'horizon, c'est le turban d'un Indien, en grande discussion avec des indigènes. Le maharajah hurle en brandissant une carte. Les locaux le prennent pour un mendiant et veulent le virer *manu militari*.

Vikash, c'est le nom du maharajah, s'incline bien bas, la main sur le cœur. Il me visse d'autorité sur le crâne une rutilante casquette orange frappée du sigle YCQF.

Son pick-up nous attend plus loin, là-bas, garé entre deux blocs de containers. Des magasins réservés aux Internationaux. La première chose à voir en Balanklavie, et pour certains, la seule, selon mon guide ! Le minimum vital pour tenir chez les fous : cigarettes, jeans, pizzas, pop-corn, jeux vidéo...

Une femme ronde et cuivrée en sari coloré et dents blanches attend à l'arrière du véhicule. Elle est entourée d'une ribambelle de garnements, maigres et dorés, qui gesticulent dans tous les sens, en poussant des cris aigus. Les présentations sont vite faites.

Madame à l'avant, entre nous deux, et la troupe de sauterelles piailleuses à l'arrière, à l'air libre, sous les flocons glacés.

Des casquettes oranges

L'ambitieuse avenue du Maréchal-Président est plantée d'immeubles en larmes. Sur les façades, à l'ombre de bâches qui claquent au vent comme des voiles, des langues de suie s'emmêlent et s'agacent. Un building éventré laisse échapper un reste tiède et gras.

La plupart des occupants ont fui. Seuls quelques *snipers* hantent encore les grottes de béton. Ils y nichent, perchés dans un coin de façade, le canon du fusil suivant les mouvements du soleil, le souffle court.

Ça *snipe* dur sur l'avenue. Alors pas question de freiner ni de rouler droit ! Les autos slaloment en descendant l'artère. On tire des bords à qui mieux mieux. Quelle régates ! Le seul à ne pas s'y résoudre, c'est le tramway. Quel courage ! Bien obligé d'aller tout droit, le pauvre vieux. Les ingénieurs n'avaient pas prévu le coup de la guerre civile. Le problème, quand on ne roule pas droit, c'est qu'on finit par se cartonner. Si la voiture ne marche plus, on ne s'attarde pas et on abandonne la carcasse encore chaude sur la chaussée pour s'enfuir en courant.

Les piétons sont rares. Des zigzagueurs déboulent de nulle part en trotinant dans tous les sens, lucioles pétillantes dans les balles traçantes.

Les amulettes en santal de l'Indienne embaument et ses tétons cuivrés ont certainement un goût animal... C'est alors qu'on percute un zigzagueur ! Il a frappé l'aile gauche du véhicule. Impossible de le voir venir ! Une bête à l'œil tournant sortie du bois.

Il reste inerte dans la poussière et les tristes carrosses passent autour de lui en l'évitant comme une merde. À l'arrière du pick-up, les sauterelles engourdies par le

Carrément à l'Est

froid poussent des cris stridents. La déesse de cuivre aiguise mon courage. On ne peut pas le laisser là ! Marche arrière toute ! On charge rapidement la victime... Allez, à l'arrière avec les sauterelles ! Pas le temps de l'ausculter. Yala ! Faut se tirer ! On avisera plus tard.

On tournicote maintenant entre des collines têtues qui s'obstinent à rester vertes sous la glace. Un gamin joufflu et souriant nous fait un signe de la main. En fait, un beau doigt d'honneur, bien net, bien marqué. Ici, on ne cultive pas l'ambiguïté. Il lance sur le pare-brise une boule de neige bien ronde, bien compacte. Son cœur de pierre émaille la glace bon marché qui se feuillette lentement, gentiment, sans affolement.

Leïla et le Zigzagueur

LES MEMBRES DE L'YCQF LOGENT SUR LA BASE MILITAIRE de Patmor, sécurité oblige ! Avec d'autres Internationaux d'organisations quelconques, ils occupent un bouquet de préfabriqués à l'extrémité du camp. Ces cages à lapins verdâtres flottent, à l'abandon, sur un sol de boue tiédasse, face à des étendues infinies de jachères. Internationaux civils et militaires forment deux clans qui ne se fréquentent guère, s'épient et se méprisent.

Vikash a déposé sa petite famille dans le dernier hameau avant la base. Pour pénétrer dans celle-ci, il faut montrer patte blanche. On nous dévisage avec suspicion. Faut sortir des tas de papiers. Le problème, c'est le zigzagueur. Toute l'histoire y passe. « On le soigne juste, après il s'en ira. »

Coup de fil au supérieur. Attente. C'est d'accord, mais uniquement le temps des soins. Après, il devra être reconduit à la sortie. « Vous en êtes personnellement responsables ! »

La base est plate, parfaitement arasée par la paume d'un vent incessant. Des axes d'égale largeur dessinent à angle droit des quartiers superposables. On arrive devant l'infirmerie, une boîte comme les autres, mais avec une croix rouge de templeier. Nous sortons le zigzagueur de l'habitacle, à moitié évanoui, et des infirmiers en blouse blanche et rangers s'en saisissent avec précaution.

Vikash reste avec lui et m'explique comment rejoinde mon préfabriqué. Quelques détours infructueux et les explications sont vite oubliées... C'est quoi, ces carrosses orange ? De gros pick-up YCQF au débouché d'une ruelle. On est en pleine journée et pas un chat dehors... Sur la porte d'une cage, une étiquette à mon nom. Ma cage à poules est sommaire : une table, un tabouret, un lit et une petite lucarne sombre. Draps blancs et couvertures vertes sont posés sur un matelas à gros yeux de poisson. Merveilleux silence d'une caserne abandonnée... Par la lucarne, une discrète échappée permet, quand on penche la tête, d'accrocher un morceau d'horizon.

Je suis bien le seul à être content de mon bouge. Les autres civils ne cessent de se plaindre. On veut bien aider son prochain, mais pas à n'importe quel prix ! Il y a un minimum tout de même. À coup d'autorumination collective, une délégation d'humanitaires à casquette finit par demander audience au chef du casernement. Le colonel russe, moujik à longue barbe, habitué à séjourner sous la tente pendant des mois entiers en pleine Sibérie ne comprend pas le problème et leur tend une bouteille d'alcool de grains.

Le camp abrite plusieurs contingents militaires de différentes nationalités. Le colonel Müller, commandant de la base, est chargé du bon ordre dans cette tour de Babel. Chaque communauté a ses spécificités.

Les Ghanéens par exemple sont hermétiques au Code de la route. Les priorités de passage ce n'est pas le fort des guerriers subsahariens. Pris à défaut, ils se lancent dans d'interminables palabres avec une police militaire teutonne évidemment tatillonne.

Les fantaisies de conduite ne sont malheureusement pas le seul problème. Une hausse anormale de la consommation d'électricité pourrait la vie du colonel Müller. C'est à peine croyable. On a encore consommé au mois de juillet autant que pendant les six mois d'hiver réunis ! Il charge un capitaine de mener l'enquête. On découvre un faisceau de câbles tirés à même le sol depuis les bâtiments d'un contingent. Les fils franchissent les barbelés du camp et s'enfoncent dans la vallée. Les enquêteurs remontent patiemment le fil d'Ariane pour tomber cinq ou six kilomètres plus loin sur un groupe d'habitations. Ça sent le détournement d'énergie, pense à juste titre le capitaine.

Dans le bureau de Herr Müller, le chef du contingent feint de ne pas être au courant. Sous la menace du knout, il reconnaît une initiative humanitaire afin de soulager les souffrances hivernales des habitants du village voisin. Ces types-là avaient trop froid, alors contre quelques roupies, on a fait des branchements. Au moins, la communauté internationale est bien vue ! Et puis le contingent se fait un peu d'argent de poche.

Pour Herr Müller, il faut détruire immédiatement cette installation sauvage. Des sapeurs exécutent l'ordre avec une belle diligence. Ils coupent les fils, en gloussant dans la neige, trop heureux de faire la nique à leurs collègues. Ils ne prêtent même pas attention au maire autoproclamé du village, un moustachu vers le haut furieux, qui réclame ses roupies en tambourinant des deux pieds sur l'asphalte.

La salle à manger du mess est d'un gris cafard. On pressent depuis les fenêtres embuées un ciel toujours exténué. Tout d'un coup, une silhouette autrefois familière : Yves Lauriston, jeune magistrat qui se flattait en se prenant déjà pour un vieux con. Je salue ce brillant désabusé avec civilité.

On a l'impression de s'être quitté la veille ! Son regard est magnifiquement droit. Toujours aussi courtois. Il m'explique, en peu de mots, la raison de sa présence incongrue. Il est officier de réserve. Il y a maintenant trois mois qu'il est au service juridique de l'état-major. Son séjour se passe bien. Mais il a deux problèmes : comprendre les ordres de son supérieur, un gros *commandante* espagnol qui baragouine l'anglais comme un singe de Gibraltar et son insigne de béret, une hache de licteur romain. On le croit aumônier militaire. Ils veulent tous une bénédiction !

C'est le week-end et la base est désertée : quelques militaires, des Africains, une poignée d'Internationaux surendettés. Pour le reste, dès le vendredi soir, on taille la route dare-dare en couple informel vers les palmiers de la côte.

L'infirmier me demande de récupérer le zigzagueur. Son épaule est remise. Une écharpe blanche la maintient près du buste. Le blessé, pas très vaillant, m'attend sur une chaise de plastique rouge. L'infirmier en rangers me remet des médicaments, puis je signe un formulaire.

Le zigzagueur s'appelle Emir. C'est un type à la recherche de sa femme. Un matin, elle est partie au travail puis plus rien. Silence radio. Il est persuadé qu'elle a été enlevée. Elle doit se trouver quelque part dans les geôles d'une milice à la con. Lui, il refuse de se battre, de rentrer dans leur hystérie collective. Tout ce qu'il veut, c'est retrouver sa femme. Il cherche au hasard, persuadé qu'il va un jour tomber dessus.

Pour l'heure, il ne sait pas où aller. Il est sans famille. Le peu d'amis qui lui restait sont morts, décanillés par les guérilleros.

« Reste donc avec moi un bout de chemin ! Je vais t'aider à la retrouver, ta femme. Je vais t'installer dans mon bouge et je te ferai passer pour un agent de l'YCQF. On n'aura qu'à dire que t'es muet. De toute manière, t'es pas causant et puis tu portes si bien la casquette orange. Ta femme s'appelle comment ? Leïla. C'est beau ça, Leïla. Ça fait rêver. Ça sent l'Orient. »

En marchant vers ma cage à lapins, je regarde le Zigzagueur. Mon premier ami au Cosmo-World. C'est un homme jeune, de taille moyenne. Trapu, costaud avec des épaules très noueuses. Les traits du visage sans nuances, taillé à la serpe. Un œil fauve très légèrement étiré, d'une simple touche, qui donne à ses pommettes hautes un goût de steppe barbare. Une bouche

charnue, un peu cruelle, ornée de propos abrupts. Un sourire de nuage rayonnant, aussi généreux que changeant. Des yeux sombres, pénétrants, insoutenables. Une expression instable et agressive d'homme blessé. Il parle peu. Il ânonne un semblant d'international et on arrive à se comprendre.

Il ne porte aucune moustache. Il n'a pas d'ethnie. Il n'en veut pas. Il se dit balanklave, point final. Ce sera toujours Emir-le-Zigzagueur, sans autre adjectif ni qualificatif.

Le silence enserme nos têtes avec ses mains d'équarisseur. La seule activité possible est de broyer du noir en déambulant dans le camp. Emir m'accompagne dans ces pérégrinations sans but. Il devrait pourtant rester au chaud, car il est fiévreux. Mais il me suit partout en claudiquant, comme mon ange gardien.

On retrouve l'abbé Lauriston au mess. Il regrette de ne rien connaître du pays. Les membres de l'état-major sortent très peu. Depuis son arrivée, il est resté coincé entre le préfabriqué, le mess et son bureau. Il se plonge donc à cœur perdu dans la lecture de vieux guides touristiques que son frère lui envoie depuis Paris.

Que c'est beau la Balanklavie, la nuit depuis son lit ! C'est ainsi en tout cas que Lauriston la visite, soir après soir, dans son préfabriqué, chapitre après chapitre, quand le singe de Gibraltar a cessé de les lui briser. Tous ces Balanklaves viennent de très loin, ils ont bâti des ponts et des coupoles, des tours et des palais. Tous fameux... ces habiles ingénieurs. Et quels paysages ! Montagnes acérées, collines dodues, côtes déchiquetées et îles par myriades entières...

Leïla et le Zigzagueur

Ces femmes magnifiques. Grandes et guerrières, l'air fier...

Nous passons d'agréables instants tout habillés de froid et de mélancolie. La neige tombe, paisible et indifférente, recouvrant de flocons azurés la mare de boue fade. Sur les crêtes, des oiseaux de diamant surgissent avec des détonations de poudre.

Mon vieux pote !

LE WEEK-END FINI, ON VA ENTRER DANS LE DUR ! Un stage de formation. Il faut nous présenter la matière première. On sauve qui, aujourd'hui ?

Une secrétaire autochtone aux yeux de nickel intègre le Zigzagueur dans les effectifs. Emir devient l'ingénieur muet d'un confetti caucasien. L'administration n'y verra que du feu. Les organisations pullulent et se multiplient sur le corps malade de la Balanklavie. Plus personne ne sait qui est qui et qui fait quoi.

Le matin, on réunit tous les groupes sur le parking devant les cages à poules. En rang, comme à l'armée, le chef de groupe à droite. Les militaires, les vrais, nous jettent des regards amusés. Ça ne rigole pas. On est en formation ! Faut bien qu'on se comprenne ! Bernard, le chef de stage, a prévenu tout le monde. Ici, pas de pays, pas d'origine, vous êtes tous des Internationaux. Pas question de parler dans nos langues maternelles. Le seul dialecte autorisé ici, c'est l'internationale vernaculaire diluée pour commerçants pressés.

Des heures entières, on nous gave d'une panoplie disparate de principes, de normes et de réflexions. Sans transition, du plus solennel au plus farfelu : droits de l'homme, de la femme, de la baleine à bosse, du dingo australien, traité d'interdiction des mines antipersonnel, impersonnelles, à chars, des armes nucléaires, chimiques et à balles, de celles qui tuent et de celles qui font mal, chartes de bonnes conduites, réglementations en eaux internationales et en eaux troubles, poissons sous-taille, protocoles de Kyoto, de Paris, de Singapour et de Bamako, jeux handisports....

En plus, c'est noté. Il faut réviser. Interrogation avec classement ! De là dépendent les affectations sur le territoire. Comme personne ne veut se les geler chez les plus démunis au nord, ça travaille ferme, le soir, dans les containers. Et pas question de s'aider ni de se refiler les cours.

C'est là que je découvre mon vieux pote Roy, mon camarade de l'École des travaux publics. Je ne savais pas que tu étais du voyage ! Ça fait un bail... On est ému. Presque à se prendre dans les bras. Pendant que les cloportes compulsent frénétiquement, on se raconte tout. Dégarni du caillou et plus que jamais amateur d'alcool. Un teint de flamant rose.

Roy est un gars d'origine irlandaise aux parents parisiens. Je ne sais plus trop ce qu'ils faisaient. Peut-être qu'ils bossaient dans la philosophie. En tous cas, le soir, beaucoup d'amis et de whisky sans glace. Il a grandi sans difficulté du côté de Bastille, rue du Général-Blaise.